

Espace et récit.

La représentation du *pays* dans l'œuvre romanesque de Jean Giono, *Jean le Bleu*, *Le Chant du monde*, *Que ma joie demeure*

12 mars 2008
Elisabeth Souny

Le terme *pays* renvoie, dans le contexte français, à plusieurs niveaux de signification territoriale hérités d'une histoire culturelle longue. Au niveau national, le *pays* est un équivalent affectif et symbolique de l'État-nation. Au niveau local, il indique l'ancrage existentiel de groupes restreints. Le *pays*, à ce niveau, recouvre le territoire d'appartenance ou d'origine, c'est le village ou la province natale, la « petite patrie ». Enfin, le début du XX^e siècle voit l'apparition d'un niveau de signification construit par la géographie régionale qui réactualise d'anciens découpages territoriaux toujours présents dans les mentalités. C'est un concept-clef de la nouvelle école vidalienne de géographie française. C'est ce paradigme d'origine géographique dont nous entendons étudier le transfert dans le champ romanesque. Nous constatons, en effet, une solidarité étroite entre cette géographie humaine et républicaine du début du siècle et la production littéraire de l'entre-deux-guerres.

Il est une œuvre centrale sur le sujet et pour la période dont nous ne pouvons faire l'économie, l'œuvre de Jean Giono, car elle pose exemplairement le problème d'une fiction ancrée dans un territoire réel, avéré par la géographie, le *pays* de Provence. Nous nous demandons quel(s) sens Giono attribue au paradigme géographique du *pays* dans ses trois romans des années 1930 que sont *Jean le Bleu* (1932), *Le Chant du monde* (1934), *Que ma joie demeure* (1935). L'étude de l'exploration gionienne du paradigme vidalien hérité montre combien cette dernière participe de la construction d'une image de l'œuvre et de l'auteur. Le découpage du *pays* demeure comme un permanent d'ordre spatial au sein d'une œuvre traversée par des *cycles*. Le récit s'empare du monde, le remonte, ou le « re-monde », et l'œuvre elle-même en vient à se présenter comme un « monde possible ». Mais le romancier pris par le mouvement du récit et le jeu des métaphores, déborde ce qui est réellement établi. L'originalité de la représentation gionienne réside précisément dans la conjonction de deux logiques : à la fois celle d'une conformité au monde de référence, et celle d'un brouillage hétérotopique. La géographie d'inspiration vidalienne a connu une crise après la Seconde Guerre mondiale. De nouveaux concepts se sont imposés et ont permis une redécouverte et une adaptation du paradigme classique. Le concept de *territoire* permet de réintroduire l'espace sans le limiter à la dimension objective de ce dernier. Or, il nous semble que la représentation gionienne de l'« espace vécu » a anticipé ce renouveau épistémologique de la discipline géographique. Dynamiques narratives et dynamiques territoriales entrent en correspondance étroite dans le roman pour produire des *hauts lieux*. Le lieu est la face visible du territoire, il fait image, il donne à le voir. Il permet aussi de combiner l'image de valeurs et celle du territoire. C'est

ainsi que le roman, en tant que fiction, déborde l'expérience du romancier. Il est le support de significations plus riches que le rappel autobiographique et l'évocation géographique.

Se profile alors la question du sens ultime à donner à cette réactivation d'un paradigme hérité. Quel est l'horizon du pays gionien ? Le romancier propose-t-il un « retour au pays » à nouveaux frais ? Le roman met en scène une forme de nécessité physique du pays. Son appréhension est d'abord toute corporelle. Elle met aussi en jeu une mémoire longue de la collectivité et permet de restituer le *quotidien* d'un espace-temps. Il nous semble que Giono n'élabore donc pas une utopie simple du retour à la terre. Il tente de dessiner un chemin alternatif en un temps troublé que tout mène à la guerre.